# Théâtre Français. *L'Avare*.

De tous les chefs-d’œuvre de Molière, c'est le moins fêté ; il attire à peu près autant de monde que *Le Distrait* et *Les Menechmes*. Lors même que le rôle de l'avare était parfaitement joué par Grandmesnil, il n'y avait pas foule ; la raison de ce discrédit de *L'Avare*, c'est qu'il n'offre point de rôle aux acteurs et actrices à la mode ; c'est que la pièce est le refuge des doubles et pensionnaires. Une autre raison, c'est le discrédit où est tombée l'avarice, passion vile et ignoble, dans un temps où le luxe s'est glissé jusque dans les dernières classes de la société. La peinture la plus fidèle des mœurs d'un avare a l'air d'une caricature et d'une farce, aux yeux de ceux pour qui l'économie même la plus sage, la simplicité et la modestie ont quelque chose de bas et de solide : les avares ne vont point à la comédie, à moins qu'on ne les y mène ; ceux qui ne le sont pas sont rebutés de la grossière image d'un vice de si mauvais ton.

Il n'y a d'ailleurs dans cet ouvrage que du bon sens, du comique, du naturel, de la vérité ; tout y est en action et en situation, sans tirades, portraits, lieux communs, épigrammes, et autres agréments à prétention qui appellent l'applaudissement. *Le Misanthrope* avec Fleury et Mlle Mars, qui valent toute une pièce eux deux, jouit encore de l'avantage d'une foule de tableaux brillants des divers originaux de la société, et surtout, il présente à l'esprit ce contraste admirable et jamais assez admiré d'un misanthrope et d'une coquette ; ce rapprochement si théâtral et si intéressant de tous les raffinements de la coquetterie la plus perfide avec toute la violence, tout l'abandon d'une passion véritable : c'est là de ce comique noble que les acteurs s'honorent de jouer, et que le public prend plaisir à entendre.

*Tartufe* a pour lui sa célébrité, ses persécutions, sa philosophie, c'est un sujet piquant pour les sages et pour le peuple, et pour tous ceux qui aiment à rire des formes et de abus de la religion ; enfin ; quoique *Les Femmes savantes* soient un ouvrage un peu barbare pour les enthousiastes de l'esprit et de la science, quoique les auteurs y soient peu ménagés, il y a un si grand fond de comique, tant d'énergie dans les caractères, la satire y est si mordante, et, ce qui vaut mieux que tout cela, il y a tant de rôles où les premiers sujets peuvent briller, que *Les Femmes savantes*, quand la pièce est bien jouée, ne manquent point leur recette ; mais *L'Avare* est un asile ouvert à la médiocrité d'une foule d'acteurs novices, qui n'y paraissent dans un bout de rôle que pour y faire quelques lazzis. Le principal rôle est abandonné à Baudrier qui se bat les flancs et crie à tue-tête. Le fils et la fille de l'avare sont bien joués par Michelot et Mlle Dupuis ; Firmin est satisfaisant dans Valère ; Cartigny ne s'acquitte point mal du rôle du valet, seulement il y est un peu froid ; mais ni les acteurs, ni les rôles ne sont brillants. Je ne dis rien de la Merluche, de Brindavoine, de dame Claude, de Mariane, du siegneur Anselme, tous personnages assez insignifiants. Mlle Desbrosses se distingue beaucoup dans le rôle de Phrosine qu'elle rend avec finesse, une vivacité et un comique qui font grand plaisir à tous les spectateurs ; mais il n'y a pas là de quoi attirer la foule ; et pour cela il faut autre chose qu'une bonne comédie bien franche, bien réjouissant, et même assez bien jouée.

Molière n'a point de pièce où il ait plus d'emprunts que dans *L'Avare*; il s'est approprié un grand nombre de scènes italiennes ; il a mis à contribution je ne sais combien de canevas. Un littérateur italien, nommé Riccobini, a pris la peine d'accoler les copies aux originaux, et il résulte de la confrontation, que Molière, dans *L'Avare*, est chargé des dépouilles de l'Italie ; mais l'usage qu'il a su faire de ce butin, lui en assure la propriété légitime ; il a vaincu et tu les Italiens qu'il a dépouillés. Les scènes qu'il a prises sont meilleures chez lui que chez les auteurs auxquels il les a dérobées. Le code établi dans la république des lettres sur ces espèces de violation de la propriété, accore pleine et entière permission aux naturels d'un pays de piller les étrangers : un Français a droit de détrousser sur les grands chemins un Anglais, un Allemand, un Espagnol, un Italien ; mais s'il ne sait pas déguiser ses larcins, et les mettre à profit, il n'en est pas plus riche pour avoir volé.

Molière n'a pas seulement dévalisé les auteurs de farces italiennes ; il s'est aussi accommodé sans façon de ce qu'il a trouvé à sa bienséance dans Plaute, ancien comique latin. S'il est permis de piller les étrangers, il est beau et glorieux de piller les anciens : tout le monde n'est pas capable de cette espèce de brigandage ; et ne vole pas qui veut les anciens, gens très riches assurément, mais défendus contre les voleurs par les difficultés de leur langue et par les études qu'il faut avoir fait pour lier avec eux connaissance ; tandis que pour voler des Allemands et des Anglais, il suffit de savoir lire les traductions françaises.

Ce seront une peine bien inutile de compare *L'Avare* de Molière avec celui de Plaute ; ces deux pièce sont faites sur un plan tout différent : Molière a fait une pièce de caractère ; tout porte sur l'avare : celui de Plaute est une pièce d'intrigue ; tout porte sur la grossesse de la fille de l'avare. Le père, qui ne sait pas que sa fille est grosse, est sur le point de la donner à un homme riche ; mais le fils de cet homme riche se fait connaître pour celui qui a déjà fait les fonctions de mari, et, par conséquent, qui a le plus de droit d'en porter le titre. Molière a pris pour son premier personnage un homme riche qui, malgré son bien, vit avec une mesquinerie sordide : l'avare de Plaute est un paysans, un pauvre qui a trouvé un trésor auquel ; il se garde bien de toucher ; il le conserve dans un vase que les Latins appellent *aula*, et c'est ce qui fait donner à la pièce le nom d'*Aulularia*, sous-entendu *fabula*, *Fabula aulularia*, c'est-à-dire, la pièce où s'il s'agit d'un vase appelé *aula*, où un avare garde de l'argent. Le quiproquo de l'intendant pris pour le voleur, c'est l'emprunt le plus considérable que Molière ait fait à Plaute. Chez l'auteur latin, le jeune homme vient avouer à l'avare, père de sa maîtresse, la coupable violence qu'il a faite à cette jeune personne, et témoigne le désir de l'expier par un heureux hymen. Le bon homme s'imagine qu'il vient lui avouer qu'il a volé sa cassette. En général, *L'Avare* de Molière est une bien meilleure comédie que celle de Plaute ; mais le dénouement de Plaute vaut mieux que celui de Molière, qui est gâté par une reconnaissance imprévue et romanesque. Pour bien comparer les deux Avares, il faudrait comparer les siècles des deux auteurs, l'état de la société où chacun d'eux a vécu, le point d'où ils sont partis l'un et l'autre, ce que l'esprit, les mœurs et le ton de leur pays leur ont permis de faire : c'est ainsi qu'on devrait toujours procéder dans le parallèle des anciens et des modernes, et non pas trancher avec une dureté dédaigneuse, comme font nos littérateurs qui donnent hautement la référence aux auteurs de leur pays. Gardons-nous surtout d'imiter l'aveugle partialité, l'admiration exclusive de Voltaire, qui, après avoir remarqué deux endroits d'Euripide imités par Racine, ajoute avec une prévention peu digne d'un philosophe : « Il n'y a que cela de raisonnable dans toute la tragédie d'Euripide, parce qu'il n'y a que cela que Racine ait imité. » La seule excuse de Voltaire, c'est qu'il n'entendait pas la tragédie d'Euripide dont il parlait.

On a blâmé l'amour d'Harpagon, et l'envie qu'il a d'épouser une fille sans bien. Il n'y a pas de gens plus durs, mieux armés contre les traits de l'Amour, que les avares : l'amour de l'or s'accorde mal avec l'amour des femmes ; deux passions violentes ne logent pas volontiers ensemble. Les femmes qui ont pour amants des joueurs, peuvent être assurées qu'elles n'ont dans le cœur de ces chevaliers du hasard que la seconde place : toutes les fois qu'elles se trouveront en opposition avec le jeu, elles doivent s'attendre à être sacrifiées. C'est une idée aussi plaisante que vraie, que celle de Regnard qui nous présente son joueur amoureux quand il est sans argent, indifférent quand sa bourse est garnie ; c'est-à-dire, qu'il aime quand il ne peut plus jouer, et qu'il cesse d'aimer dès qu'il a de quoi mettre au jeu. Les joueurs ne font guère la cour aux femmes que par intérêt ; les avares fuient les femmes dans la crainte de la dépense. Mais si l'amour d'Harpagon n'a pas toute la vraisemblance qu'on pourrait désirer, on l'excuse en faveur d'une foule e situations, d'incidents et de traits comiques qu'il fait naître.

Mithridate, dans la tragédie de Racine, emploie avec Monime le même stratagème dont l'avare se sert avec son fils pour surprendre le secret de son cœur. Racine a imité Molière, mais avec le goût et l'intelligence d'un homme fait pour servir lui-même de modèle. Cette ruse convient mieux au caractère du jaloux Mithridate, qu'à celui d'Harpagon, auquel les secrets du cœur de son fils doivent importer fort peu. La découverte que fait Harpagon n'influe en rien sur le reste de la comédie : celle de Mithridate produit les plus grands effets, et amène la catastrophe. Il n'y a pas dans toute la tragédie une scène mieux filée, mieux conduite et plus intéressante. On a dit et répété avec affectation et malveillance que c'était un petit moyen indigne de la tragédie : ce moyen est conforme à la nature, à la vérité, au caractère connu du personnage. Le roi de Pont est environné de tant de grandeur, que cette faiblesse ne peut le rabaisser. Boileau ne nous dit-ils pas, dans *L'Art poétique*:

Achille déplairait : moins bouillant et moins prompt,

J'aime à lui verser des pleurs pour un affront,

A ces petits défauts marqués dans a peinture,

L'esprit avec plaisir reconnaît dans la nature.

Mithridate, moins défiant, moins dissimulé, moins jaloux, serait moins naturel, moins vrai, et plairait moins. Il y a d'ailleurs dans les formes du style, dans le tour des pensées, tant de délicatesse et de dignité, tant d'élévation et d'élégance ; le moyen n'est-il pas suffisamment ennobli par le grand caractère et par le langage ravissant des interlocuteurs ? La scène, loin d'offenser le spectateur par la moindre trace de petitesse, inspire même une sorte de terreur ; on tremble pour Monime et pour Xipharès ; la perfidie de Mithridate fait frémir ; on est tenté de crier à le jeune reine : Ne vous y fiez pas ; il vous trompe ! Avant de condamner cette scène, il faut la lire, et la critique fera place à l'admiration.

Geoffroy.